

faut un tuteur à meilleur compte et capable de supporter les arrosements. Le Roseau (*Arundo phragmites*, Linn.) répond à ces besoins. Grâce à sa nature siliceuse et à sa forme fistuleuse, il endure bien l'humidité. Il ne coûte pas cher, il est très-léger et très-propre, à la condition, toutefois, d'être dépouillé de ses graines, mesure qui, du reste enlève tout abri aux insectes et aux champignons. D'autre part il présente cet avantage de pouvoir être rallongé sur place, au fur et à mesure de l'allongement de la plante. Il suffit pour cela d'en choisir un de diamètre plus faible pour l'emboîter facilement dans l'autre, à la façon d'un tube, ce qui dispense de remplacer complètement le premier tuteur et permet d'utiliser les bouts perdus. Les branches de la plante tuteurée, n'étant pas détachées et rendues libres ne courent pas risque de se casser.

Maintenant il ne faut pas oublier que, malgré toutes les précautions, on aura à remplacer le tuteur qui finira par pourrir. Mais bien souvent, ce tuteur, rafraîchi, coupé, rogné à son extrémité jusque dans le vif, pourra servir à une autre plante plus basse.

§ II.—LIENS.

Pour fixer les plantes aux tuteurs, on emploie des attaches qui sont de diverses natures et de différente valeur. Les plus usuelles sont la tille, le raphia, le Jone, l'Osier, etc.

1o La tille est l'écorce du Tilleul, ou plutôt le liber. On s'en sert à l'état brut ou provenant d'une natte à emballage. On la fait macérer quelques heures dans l'eau pour l'assouplir et on la divise en petites lanières plus ou moins larges, ce qui se fait toujours assez mal, à cause de l'entrecroisement des fibres ; puis on l'effile en le tortillant entre les doigts et on fixe ce lien par deux nœuds couplants.

2o Le raphia ressemble beaucoup à la tille. Il est très-souple, excessivement solide, et, contrairement à la tille, s'étire d'une façon droite et régulière. Le raphia provient d'une masse fibreuse contenue dans le pétiole d'un Palmier, le *Raphia tédigera*, Mart. On se le procure assez facilement chez tous les marchands grainiers.

3o Le Jone bien desséché à l'air vif se conserve indéfiniment. Pour lui rendre sa flexibilité, on n'a qu'à le tremper dans l'eau quelques heures. Le meilleur est celui qui est le moins creux.

4o L'Osier, ou les jeunes rameaux du Saule Osier rouge, est souvent trop gros pour les plantes de serre ; mais dans les jardins, il fournit une solide ligature. Seulement l'arrêt ne se fait plus par un nœud, comme pour la tille et le raphia, mais par une torsade comme pour le Jone. À l'air et à la lumière il se dessèche et se ride, ce qui le rend cassant. Aussi doit-il être conservé au frais, dans une cave.

5o Les feuilles de *Sparanium ramosum*, Huds., se partagent facilement en longues bandes ; mais leur grossièreté les fait reléguer dans la pépinière.

6o Une variété de Froment à paille forte, est dans le même cas que le précédent. Il est économique pour le rattachage des végétaux qu'on emballe.

7o Certains amateurs emploient beaucoup de laine le fil et la corde, qui blessent les tiges. D'autres se servent de plomb filé qui se manipule à merveille. L'arrêt est promptement fait par une torsion qui ne nécessite aucun apprentissage et qui ne "manque" jamais ; mais c'est une attache qui revient cher et qui a l'inconvénient des métaux. Tous ces liens sauf le plomb, peuvent être également rendus imputrescibles, en passant par la solution cuprique à la couperose bleue. Un séjour de dix à douze heures suffit généralement pour que l'imprégnation soit complète. Comme ce sel est nocif, il est prudent que les ouvriers ne mettent point les doigts, ni les liens à la bouche pendant la manipulation.

De tous ces liens, l'Osier et le Jone sont les plus connus. Avec les autres, un nœud coulant suffit. Mais avec eux on fait une torsion spéciale qui requiert une certaine aptitude.

Pour travailler avec le Jone ou l'Osier, on a imaginé un petit instrument à ressort, s'attachant à la ceinture. On l'appelle porte-jone ; mais le jardinier qui opère en tablier se contente de faire repasser sa botte de liens dans le cordon gauche de son tablier.

§ III.—TUTEURAGE.

Le placement d'un tuteur a pour but de maintenir la tige et de supporter les branches principales, de diriger celles-ci de manière qu'elles ne se gênent point entre elles, pour laisser agir ces deux grands facteurs de la vie végétale, l'air et la lumière. Le tuteur doit s'ajuster si bien qu'il soit non pas un fardeau, mais un appendice de la plante. À ce propos, il est bon de se remémorer les conseils judicieux que M. Ed. André donne pour créer un jardin. Rien de mieux que de sentir la main de l'artiste, mais elle ne doit pas se voir, et pour cela il convient de cacher le plus possible les liens et les tuteurs.

Ainsi donc, le tuteur ne doit pas être en vue, ou se voir si peu qu'il apporte par son concours un ornement de plus à la plante, à l'instar des contreforts de nos cathédrales gothiques.

On doit choisir le tuteur d'une grosseur proportionnée aux branches qu'on veut rattacher. Si c'est un tuteur neuf, on l'effile en biseau par le gros bout. Certains jardiniers l'enfoncent bien sans cela, mais c'est une mauvaise pratique. D'abord l'enfoncement se fait mieux avec pointe, le tuteur pénètre dans le lacis des racines sans les briser. Ensuite, un tuteur aminci tient mieux au sol, car il a écarté la terre sur les côtés et cette terre, doucement, régulièrement comprimée, maintient parfaitement le tuteur. Au contraire, un tuteur non effilé refoule et entasse sous lui la terre et ne la serre pas latéralement. Enfin, un tuteur aiguisé pourrit moins vite qu'un tuteur dont le bout a été coupé au sécateur ou cassé, par la raison que les surfaces unies absorbent moins d'eau que les surfaces rugueuses. Une fois enfoncé, le tuteur doit être bien résistant. Pour cela, le rempotage a dû être fait après la pose de ce tuteur et avant tout arrosage. Autrement, il s'opèrerait, par le dessèchement, un retrait qui ferait balancer le tuteur.

Nous venons d'examiner les diverses sortes de tuteurs et de liens les plus généralement employés ; il nous reste à parler de l'emploi même de ces tuteurs et de ces liens, c'est-à-dire du tuteurage proprement dit.

Pour une plante à tige unique, dont les branches ne sont pas trop serrées, un seul tuteur est suffisant. Avant tout, il doit être propre et ne pas être atteint par n'importe quelle moisissure, ni receler aucun insecte.

Inutile de dire qu'il doit être droit, perpendiculaire sur la terre du pot, résultat qu'on n'obtient qu'en plaçant le pot sur une surface plane et horizontale.

Si l'on a affaire à une plante qui doit être vendue dans l'année, comme le Pélargonium, l'Héliotrope, le Fuchsia, etc., on coupe les bâtons à peu près à la hauteur des branches. Mais les plantes qui sont appelées à vivre plusieurs années, et qu'on retuteure à peu près tous les deux ans, doivent recevoir un tuteur d'une longueur juste suffisante pour attacher les rameaux au fur et à mesure de leur croissance.

En enfonçant le tuteur, il faut prendre garde de ne pas le mettre tout près de la tige. Laisser environ 2 centimètres d'intervalle est une précaution qui empêche de blesser le pivot et les grosses racines ; l'air et la lumière continueraient d'agir tout autour de la tige, qui conservera sa couleur et sa forme : puis, comme il n'y a plus de contact entre l'écorce et le tuteur